

C.H.A.S.H.C.

2005

Bulletin

Canadian Historical Association - Société historique du Canada

Inside/Sommaire

L'histoire du Canada, c'est tellement ennuyant, se plaint-on régulièrement. Vraiment ? L'historien Allan Greer y regarde de plus près et conclut que le problème ne réside pas dans la nature même de l'histoire de notre pays	1
Canadian history is so boring ...or is it? Historian Allan Greer looks at this common complaint, and concludes the story of Canada isn't the problem	1
Editors' Note / Note de la rédaction	2
Prizes / Prix	6
At Your Fingertips The Canadian Register of Historic Places! by Ellen Cunningham	12
Call for Papers / Appels de communications ...	14
Lectures and Activities Conférences et activités	18
Les bouquins / Recent Publications	19
Canada and Peacekeeping: The Unexplored Frontier by Matt Joost	20
Le Canada et le maintien de la paix : Une frontière mal explorée par Matt Joost	22
Historical News from A to Z Nouvelles historique de A à Z	24
En route vers 2008.....	25
Obituaries / Décès.....	26
Resources on the Web Ressources sur le Web	27
Le monde des musées / World of Museums	28
2005 Sample of Our Most Loyal Members L'échantillon 2005 de nos membres les plus fidèles	30
Power Point and Teaching by Graham Broad	31

**L'histoire du Canada, c'est tellement ennuyant, se plaint-on régulièrement. Vraiment ?
L'historien Allan Greer y regarde de plus près et conclut que le problème ne réside pas dans la nature même de l'histoire de notre pays.**

Article publié dans le *Ottawa Citizen*, le samedi 20 août 2005

J'ai consacré 30 années de ma vie à l'histoire du Canada, comme professeur, chercheur et auteur, mais ma passion pour cette discipline n'est pas nécessairement partagée par mes concitoyens canadiens, qui reprochent principalement à l'histoire du Canada : 1) d'être plate; 2) de ne pas être suffisamment diffusée.

Ces personnes qui affirment que l'histoire du Canada est soporifique approuveront pourtant les articles de journaux qui s'alarment lorsque les plus récents sondages de l'Institut du Dominion révèlent qu'un adolescent moyen de 14 ans est incapable de différencier John A. Macdonald de Ronald McDonald. Ces mêmes personnes insisteront pour que l'école et les médias mettent plus souvent à leur menu l'histoire du Canada. Elles ajouteront que dans tout pays qui se respecte,

...suite à la page 3

**Canadian history is so boring ...
or is it? Historian Allan Greer looks at this
common complaint, and concludes the story of
Canada isn't the problem.**

Ottawa Citizen, Saturday, August 20, 2005

As someone who has spent 30 years researching, writing and teaching the history of Canada, I hear two main messages from my fellow Canadians about my favourite subject: 1. It's boring; 2. We need more of it.

The same people who tell you that Canadian history is a snooze will nod in agreement with newspaper reports raising the alarm over the latest Dominion Institute poll showing that the average 14-year-old doesn't know the difference between John A. Macdonald and Ronald McDonald. We need more Canadian history in the schools, they will insist, more historical content in the media. If this is to be a self-respecting country, every citizen should have the names of prime ministers and the dates of battles at their fingertips. And by the way, zzzzz...

These two attitudes may look antithetical, but they're not.

...continued on page 4

...suite de la page 1

chaque citoyen devrait connaître sur le bout de ses doigts les noms des premiers ministres et les dates des grandes batailles. Et elles étoufferont un bâillement d'ennui...

Ces deux attitudes ne sont antithétiques qu'en apparence.

En effet, tout dépend de la façon dont on pose le problème : le passé canadien peut être passionnant et stimulant, ou carrément ennuyeux comme la mort. C'est à l'école que la plupart des personnes font leur premier apprentissage de l'histoire du Canada, une matière qui, contrairement aux mathématiques, à la chimie ou au français, est surtout considérée comme un sujet d'instruction civique. Conçue pour nous définir en tant que nation et pour faire de nous de meilleurs citoyens, l'histoire tend à prendre inévitablement une tournure consensuelle et édifiante. Non pas qu'elle soit dépourvue de toute approche critique (les étudiants apprennent que les camps d'internement pour les Canadiens japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale n'étaient pas une bonne chose et qu'on aurait peut-être pu y penser à deux fois avant de pendre Louis Riel), mais même confiée à des pédagogues dévoués et imaginatifs, l'histoire du Canada continue de baigner dans une atmosphère de piété nationale.

Je ne cherche pas ici à montrer du doigt les enseignants, puisqu'ils ne font que répondre aux attentes de la société dans son ensemble. Les discours grandiloquents prononcés lors de la fête du Canada, les reconstitutions historiques présentées par les sites historiques et les « Minutes du patrimoine » produites pour la télévision ont une même façon d'envisager l'histoire du Canada : elle sert essentiellement à véhiculer la fierté nationale et à diffuser les bons sentiments. Tout cela est bien émouvant, j'en conviens, mais ne stimule certainement pas l'intellect.

Abandonnons un instant le qualificatif « canadien » et considérons simplement l'histoire en général. Les gens éclairés ne s'attendent pas à trouver sous cette vaste rubrique des contes glorifiant l'identité nationale, mais plutôt des sujets de réflexion sérieux sur la condition humaine, du genre : Le christianisme a-t-il contribué à la chute de l'Empire romain ? La révolution industrielle a-t-elle été un désastre pour les ouvriers ? Le stalinisme a-t-il représenté le sommet ou la déchéance de la révolution bolchevique ?

On ne tranche pas à la légère de telles questions et c'est pourquoi elles aiguissent l'esprit des historiens, ainsi que celui de leurs étudiants et de leurs lecteurs. Se colleter avec des problèmes historiques de cet ordre requiert de l'érudition, de profondes réflexions et le désir de bousculer les hypothèses sécurisantes. Malheureusement, la majorité des

Canadiens n'abordent pas l'histoire de leur pays de cette manière. C'est tout comme si « l'histoire » et « l'histoire du Canada » existaient dans deux univers distincts, l'un, troublant, régi par la curiosité, l'ambiguïté et la controverse, l'autre, douillet, érigé sur des certitudes rassurantes.

Pourquoi ne pourrions-nous pas combler ce fossé et traiter l'histoire du Canada comme une dimension de l'histoire de l'humanité ? Même en posant cette question on s'expose au ridicule. Tout le monde vous dira : « Nous n'avons jamais eu de grandes guerres et de révolutions dignes de ce nom ; notre histoire monotone ne peut intéresser que des Canadiens. » (Et tant qu'à y être, je préciserais : des Canadiens obéissants et consciencieux.) Alors voulez-vous bien m'expliquer pourquoi tant d'historiens américains s'intéressent-ils au passé du Canada ? En tant que spécialiste des XVII^e et XVIII^e siècles, il m'arrive d'assister à des conférences au cours desquelles des experts américains en histoire coloniale se rencontrent pour discuter de leurs recherches. Cette année, à l'occasion d'un tel congrès tenu à l'Université de Californie à Santa Barbara, on a beaucoup parlé du plus récent ouvrage de John Mack Farragher, qui analyse la déportation des Acadiens de la Nouvelle-Écosse ; cet historien de l'Université Yale estime que le Grand Dérangement de 1755 constitue l'un des premiers exemples de nettoyage ethnique de l'époque moderne.

Lors de ce même colloque, on a également fait grand cas de la publication imminente du livre de Alan Taylor, *The Divided Ground*, qui traite du tracé d'une frontière, après la Révolution américaine, entre l'Ontario et New York, tracé qui passait en plein milieu du territoire iroquois. M. Taylor est récipiendaire d'un prix Pulitzer et, tout comme M. Farragher, il est considéré comme l'un des historiens américains les plus influents... et lui aussi vient consulter des documents aux Archives nationales à Ottawa.

Permettez-moi de mentionner au passage le nom de Brett Rushforth, un historien fort prometteur de l'Université Brigham Young, dont les travaux sur les esclaves autochtones du XVIII^e siècle à Montréal suscitent beaucoup d'intérêt. Aux yeux de ces trois historiens, le passé du Canada ne constitue pas un terreau à sermons patriotiques : c'est une base permettant d'examiner des questions fondamentales sur l'affrontement des empires et sur les relations entre colonisateurs et autochtones.

L'histoire du Canada n'est pas intrinsèquement ennuyeuse ; on l'a rendue ainsi. Admettons nos torts : nous, les historiens en milieu universitaire, avons aussi contribué à créer cette désolante réputation. Je reconnais avec une certaine douleur qu'une grande partie de nos recherches sont terriblement pointues et prudemment destinées à un

petit cercle de spécialistes. De plus, comme nous avons été formés à écrire juste plutôt que joliment, beaucoup d'entre nous produisent une prose aseptisée aux effets soporifiques. Alors oui, nous pourrions faire notre part en élargissant le cadre de nos études et en communiquant le résultat de nos recherches au public dans un style plus accessible et plus attrayant.

Toutefois, les récits standardisés des manuels scolaires en histoire du Canada ont tellement imprégné l'imaginaire national qu'il est difficile de faire entendre un autre son de cloche. Quand des chercheurs réévaluent et réinterprètent des événements connus ou quand ils explorent des facettes de notre histoire jusque-là négligées (ce qui est, après tout, la raison d'être de la recherche savante), les médias et le public semblent ne pas prêter attention à leurs observations. « L'histoire du Canada », formule décidément insécable, est franche et familière; on en tire des leçons civiques et morales non équivoques. Lorsque le passé du Canada est analysé sous un autre angle, lorsqu'on l'examine comme on le ferait pour les autres histoires, c'est-à-dire en

tant qu'aspect de l'Histoire, et lorsqu'on sonde ses caractéristiques contradictoires, mystérieuses et inquiétantes, alors ceux à qui on a distillé la version traditionnelle et officielle de l'histoire du Canada sont déroutés.

Partout dans le monde depuis le XIX^e siècle, il est de pratique courante de modeler l'histoire à des fins nationalistes. Dans certains pays, l'histoire servie aux écoliers est ouvertement chauvine; dans d'autres, comme au Canada, elle revêt une forme plus subtile de célébration nationale. Mais qu'elle soit de nature belliqueuse ou libérale, toute orthodoxie qui vise à forger les jeunes esprits aura certainement des effets abrutissants.

Allan Greer enseigne l'histoire du Canada et l'histoire coloniale des Amériques à l'Université de Toronto. Il vient de publier *Mohawk Saint: Catherine Tekakwitha and the Jesuits*.

...continued from page 1

Depending on how you look at it, the Canadian past can be exciting and challenging or deadly dull. For most people, the formative encounter with Canadian history takes place in school. And this subject, unlike math, chemistry and English, tends to be valued mainly as civic education. Designed to tell us who we are as a nation and help us to be better citizens, the accent inevitably tends to be on consensus and uplift. Not that the content is all uncritical celebration — students learn that the internment of Japanese-Canadians during the Second World War was a bad thing and the hanging of Louis Riel may not have been a good idea — but even in the hands of dedicated and imaginative teachers, this is a subject bathed in an atmosphere of national piety.

My point here is not to single out educators, since they only respond to the expectations of the society at large. Canada Day oratory, historic sites and reenactments and television “heritage moments” express a similar attitude towards Canadian history; together they proclaim, in essence, that this is about national pride and warm feelings. All very nice, I suppose, but hardly the stuff of intellectual excitement.

Leave out the qualifier “Canadian” and just talk about history for a moment. Under this broader rubric, thoughtful people might not expect affirmative tales of national identity, but challenging questions about the human condition. Did Christianity contribute to the fall of the Roman Empire? Was the Industrial Revolution a disaster for

workers? Did Stalinism represent the culmination or the perversion of the Bolshevik Revolution?

Questions of this sort exercise the minds of historians, as well as the minds of their students and readers, and none of them is susceptible to an easy answer. Grappling with these historical issues requires erudition, hard thinking and a willingness to question comfortable assumptions. That is not the spirit in which most people approach Canadian history. It is as if “history” and “Canadian history” existed in separate universes. One of these universes is an unsettling place where curiosity, ambiguity and debate reign; the other is an environment constructed around reassuring certainties.

Why can't we close this gap and treat Canadian history as one dimension of the history of humanity? Even to pose this question is to invite ridicule. “We never had great wars and revolutions,” everyone will tell you, “and so our undramatic story can only appeal to Canadians.” (And only to dutiful and conscientious Canadians, at that.) Well, then, why are so many American historians showing an interest in Canada's past? As a 17th and 18th century specialist, I attend conferences where U.S. colonialists meet to discuss their research. At this year's gathering at the University of California at Santa Barbara, much of the buzz focused on Yale historian John Mack Farragher's recent book on the deportation of the Acadians from Nova Scotia; Mr. Farragher sees the *grand dérangement* of 1755 as one of the first instances of ethnic cleansing in the modern world.